



Le grand romancier espagnol continue l'exploration de son univers marqué par l'ambiguïté et l'incertitude.

Mille chemins ouverts

Montevideo
d'Enrique Vila-Matas
Traduit de l'espagnol
par André Gabastou
Actes Sud, 272 p., 22,50 €

Cette brume insensée, le précédent roman d'Enrique Vila-Matas, écrivain majeur de la littérature européenne, faisait entendre une interrogation, fil rouge courant à travers son œuvre, sur la nature et le sens de l'écriture: peut-elle capter la richesse, l'exubérance du réel? Dans *Montevideo*, à travers une multitude de dialogues, de silhouettes, de figures de référence, le narrateur est tour à tour ou en même temps tous ses personnages, dans le tourbillon d'un récit où l'écriture maintient une forte tension dramatique vers la résolution d'énigmes.

Partant de Paris, y revenant finalement, il multiplie les voyages, déplacements, glissements, jeux de miroirs, apparitions, disparitions. Au mitan des années 1970, à Saint-Germain-des-Prés, il s'est rêvé écrivain à la manière de la «génération perdue» des années 1920 et n'a trouvé aucune réponse aux questions qu'il ne cessera de se poser sur la narration: doit-il renoncer à écrire, lui pour qui vivre, c'est construire des fictions, s'il n'arrive pas à atteindre une réalité en dehors du temps?

Des ombres tutélaires, vivantes ou disparues, historiques ou imaginaires l'accompagnent, et l'on retrouve aussi ses grandes figures préférées – Kafka, Borges. Un nom appartient à Borges et le narrateur s'y attache: *Montevideo*. Dans *Cette brume insensée*, le personnage principal, Simon, se rappelait une réflexion de son défunt père: «*La tragédie la plus élevée est la disparition de Dieu.*» Le narrateur de ce nouveau roman, frappé par le même deuil, veut rejoindre dans cette ville où il n'est jamais allé la chambre 205 de l'hôtel Cervantes, où Julio Cortazar a situé une de ses nouvelles, *La Porte condamnée*. Petrone, son héros, y passait trois nuits durant lesquelles il entendait dans la chambre voisine les sanglots d'un bébé. Sans qu'il n'en trouve jamais la trace. Pour le narrateur, entrer dans

la chambre 205, c'est fixer un point du réel au cœur du fantastique, saisir cette hésitation entre le familier et l'étrange, ou même l'inexplicable.

A-t-elle vraiment disparu ensuite, la chambre de Montevideo? «*En réalité, le visible n'est qu'un reste de l'invisible*», se dit-il en acceptant de se laisser envahir par des images, avec l'impression de tomber dans des «*trous du temps*» tout en glissant d'un livre à un autre, en construisant une œuvre où les «*ailleurs*» recherchés sont peut-être proches.

À travers une multitude de dialogues, de silhouettes, de figures de référence, le narrateur est tour à tour ou en même temps tous ses personnages.

Et qui se cache derrière cette Madeleine Moore qui lui promet la clé d'une chambre secrète à Beaubourg où elle expose ses œuvres? Dans un entretien récent, Vila-Matas révèle son identité, bien réelle: Lise Deharme, morte en 1980. Poète, romancière, muse d'André Breton, déjà présente dans *Nadja*. Le titre de l'un de ses romans est *La Porte à côté*. Une porte qui s'ouvre sur la magie poétique. Ainsi, le narrateur ne cherchera plus le vrai, celui que croient atteindre les écrivains parlant de «non-fiction» et ne récoltant que des copies de copies.

C'est le mystère de l'univers qu'il tentera de saisir grâce à l'écriture, avant de rappeler les deux grands malheurs qui forment la réalité du monde d'aujourd'hui. L'attentat perpétré le 13 novembre 2015, trois jours avant son retour à Paris, où les djihadistes tuent 130 personnes et en blessent 400 autres. Et puis, sans doute moins sanglante mais sournoise et destructrice, l'invasion d'une sous-culture de masse uniformisant les lieux et les esprits, qu'il a dénoncée depuis longtemps.

Francine de Martinoir